

Le casse en faisant ces vers
Pour vous ma mie
Un règlement et des plus clairs
De Providence

Mais je ne puis cesser ma lance
Pour vous ma mie
Sans accomplir avec jactance
Rien ennemie.



Si j'ai pu vous servir de rien
Et y avoir de l'esprit
Le casier du Parlement
Pour vous ma mie
Les ont en menagement
Mendement
Dans un vezi
Van Gogh

ALFRED STROHL-FERN

LE CRÂNE ALLEMAND
SON INCONTESTABLE SUPÉRIORITÉ

CONFÉRENCE
DU
BARON CONRAD VON HOCHDROBEN



ROME
H. VUILLET, 40, VIA DEL FORO

1928

17154-11

ROMA — « L'UNIVERSALE » TIPOGRAFIA POLIGLOTTA

LE CRÂNE ALLEMAND

J'avais quitté ma bonne ville de Genève au mois de novembre pour aller faire un cours de grammaire comparée des langues latines à l'Université de Stolzenhausen.

Je m'y étais fixé depuis quelques semaines lorsque, le matin du 24 décembre, je reçus la carte dont ci-dessous le fac-similé photographique.

KULTURVEREIN in STOLZENHAUSEN

Herr Prof. PLAINPALAIS ist freundlichst eingeladen zum Vortrag des Barons KONRAD v. HOCHDROBEN, professor der Anatomie an der hiesigen Universität. THEMA : DER DEUTSCHE SCHÄDEL IM VERGLEICH MIT DEN LATEINISCHEN, SLAVISCHEN UND ANGELSÄCHSISCHEN SCHÄDELN. SEINE UNBESTRITTENE ÜBERLEGENHEIT. Der Vortrag findet statt im reservierten Lokal des Krokodils Donnerstag 24. December Abends 4 Uhr.

Man bittet um Pünktlichkeit

DER VORSTAND.

Ce qui veut dire en français : « Cercle de Culture de Stolzenhausen. M. le professeur Plainpalais est cordialement invité à la conférence du Baron Conrad de Hoch-

droben, professeur d'Anatomie à l'Université locale. Sujet : LE CRÂNE ALLEMAND COMPARÉ AUX CRÂNES LATINS, SLAVES ET ANGLO-SAXONS. SON INCONTESTABLE SUPÉRIORITÉ. La conférence aura lieu dans le local réservé du Crocodile, jeudi 24 décembre, à 4 heures du soir.

« On est prié d'être exact.

« *La Présidence* ».

Cette invitation piqua ma curiosité. Conrad von Hochdroben est un des plus illustres savants de l'Allemagne et fut un des signataires du fameux manifeste des 93. J'habitais la même maison dans la Friedrichstrasse, et j'avais souvent eu l'occasion de le rencontrer à la bibliothèque de l'Université où nous avons collaboré à la Revue ethnographique.

Le soir du même jour je dirigeai mes pas vers le Krokodil.

Le Krokodil, auquel je conserve son orthographe tudesque pour la couleur locale, est la plus grande brasserie de Stolzenhausen. Cette charmante petite ville est célèbre par son Université, ses beaux environs et surtout par son excellente bière. La meilleure est précisément celle du Krokodil (Grosse Krokodil Actien-Gesellschaft).

Aussi la grande Bierhalle de cet établissement est-elle le centre moral, social et intellectuel de Stolzenhausen. C'est le Forum, l'Agora de la petite cité. La place publique (Residenzplatz) toujours déserte, ne sert qu'à des parades militaires ; le peuple ne s'y réunit jamais : il tient ses comices à la Krokodil-Bierhalle.

Confortablement assis à portée d'un Krugel (1) de bière bien fraîche et d'une paire de ces excellentes petites saucisses de Francfort, chaque citoyen y vient discuter des affaires et de la politique. C'est infiniment plus agréable et plus pratique que de rester à discourir debout, comme les Romains ou les Grecs, sur une place publique.

Mais revenons au Krokodil.

Un vaste jardin planté de marronniers dénudés par l'hiver entoure la Bierhalle. On y boit de la bière pendant la belle saison. Maintenant les tables et les chaises abandonnées servent seulement aux ébats d'une bande de moineaux qui se vautrent gaiement dans la neige fraîchement tombée.

Derrière les ramures des arbres, je distinguai l'imposante architecture du monument. De grandes fenêtres à pleins cintres, séparées par d'énormes pilastres en granit lui donnaient un caractère solide et religieux. Deux guerriers massifs, hauts de 10 pieds, également de granit, appuyant leurs mains noueuses sur leur invincible Durandal, gardaient l'entrée du Temple.

J'y pénétrai saisi de crainte.

Impression formidable... Deux rangées de colonnes, s'élançant vers les voûtes, divisent l'immense salle en trois parties : la nef et les bas-côtés. Une nappe de fumée plane à une certaine hauteur, estompant les voussures ; on se croirait dans une cathédrale à la grand'messe ; seulement

(1) Krugel, dérivé de Krug, cruche, ne peut se traduire en français. C'est un récipient en grès muni d'un couvercle en étain. Je me servirai de ce mot, n'en ayant pas d'autre à ma disposition. En français, nous disons bock, mais c'est aussi un mot allemand.

ce n'est pas la fumée de l'encens qui monte vers le Ciel, c'est la fumée des pipes.

Au milieu de la salle une statue colossale et colorée. C'est Gambrinus, le Dieu de la bière : A cheval, triomphant sur son tonneau, blond, rose, grassement épanoui, il tend vers le plafond sa chope débordante. De magnifiques vitraux, peints par des artistes de Munich, décorent le temple de la Divinité.

Mais ce n'est pas une cathédrale silencieuse, et il serait difficile de s'y recueillir pour faire ses dévotions. Une grande animation y règne. On y cause, on y rit bruyamment, on commente les nouvelles des journaux.

D'alertes et joyeuses Kellnerinnen circulent vivement dans les étroits passages laissés libres entre les chaises, en tenant cinq Krugel dans chaque main, bien haut, afin de ne pas heurter la tête des consommateurs. Dès qu'un Krugel est vidé et même avant, elles l'enlèvent prestement et le remplacent. Ça fait marcher le commerce. Monsieur Müller, gérant de l'établissement et principal actionnaire, circule, jovial, entre les tables et serre la main aux consommateurs qu'il connaît, et même à ceux qu'il ne connaît pas, pour faire connaissance, en leur disant d'un air confidentiel et protecteur : « Es wird frisch angestocken », ce qui veut dire : « On a mis en perce un nouveau baril ». Le client touché remercie d'un tuyau aussi amical et se hâte de vider son Krugel afin de faire venir la bière qu'il s' imagine plus fraîche — ce qui n'est pas toujours le cas. —

Comme je cherchais mon chemin, hésitant, désorienté, Monsieur Müller s'approcha de moi, me serra aussi la main

et me dit paternel : « Es wird frisch angestocken ». Je le remerciai avec effusion et lui montrant ma carte d'invitation à la conférence, je le priai de m'indiquer le Reserviertes Local. Alors il s'inclina profondément et traversant la grande nef de la cathédrale dans toute sa longueur il me conduisit dans un des bas-côtés, devant une poterne gothique au-dessus de laquelle se trouvait écrit

RESERVIERT

Nous descendîmes sept marches pratiquées dans l'épaisseur du mur, et le patron, m'ouvrant une massive porte en chêne, bardée de fer, m'introduisit dans le sanctuaire.

... Silence sépulcral ...

En sortant de la bruyante Bierhalle le contraste est saisissant. Ce n'est plus la nef de la cathédrale, c'est la crypte, ce n'est plus le Forum, c'est le Sénat.

La salle, très basse, est si enfumée qu'on a peine à distinguer les choses. La nappe de fumée qui ne peut s'échapper semble vouloir soulever le plafond. Le jour arrive d'en haut par des soupiraux qui répandent une lumière blafarde, mais comme elle n'est pas suffisante, une forte lampe y brûle éternellement comme dans un caveau funéraire. Elle éclaire une très longue table couverte d'un tapis vert. Sur des rayons, le long des murs, les œuvres complètes de Goethe, Schiller, Schopenhauer, Nietzsche, et autres philosophes transcendants... En place d'honneur une traduction allemande de Shakespeare. Les Allemands prétendent que leur traduction vaut mieux que l'original et que du reste ils comprennent beaucoup mieux Shakespeare que les An-

glais. Il y a aussi un *Konversations-Lexicon* en cinquante-six volumes. Seulement je remarque, aux reliures immaculées, qu'on lit très peu, que tous ces volumes sont plutôt là pour la parade.

Au-dessous des livres sont suspendus les longues pipes et les *Krugel* des membres du *Kulturverein*, car chacun a sa pipe et son *Krugel* marqué à son chiffre. Un magnifique poêle en faïence complète la décoration, et entretient dans la crypte une confortable atmosphère de bain lourde et moite, vapeur de bière et fumée de tabac.

De chaque côté de la table sont assis une trentaine de gros mandarins, graves, épais, solennels, somnolents et importants. Ils ne disent pas un mot, mais ils fument de longues pipes en porcelaine ou de gros cigares de Hambourg. Ils alimentent ainsi le nuage de fumée qui plane au-dessus de leurs têtes. Après chaque bouffée, ils saisissent leur *Krugel* dont ils soulèvent le couvercle par une flexion du pouce et s'abreuvent lentement... lentement... accomplissant le rite sacré, puis, après en avoir soigneusement fermé le couvercle ils le déposent en silence sur le petit carré de feutre qui absorbe la bière et le bruit. Ces précautions sont vraiment touchantes. On voit que ces braves gens aiment leur *Krugel*, ils ont peur de lui faire mal. Une mère ne prendrait pas plus de soin pour mettre son enfant malade dans son lit.

Tous ces gestes rituels sont du reste empreints d'une dignité, d'une noblesse impeccable. Le « *Reserviertes Local* » est le rendez-vous de la haute société, des notables et des fortes-têtes de *Stolzenhausen*. Professeurs de l'Université,

magistrats, gros commerçants, Hof-Lieferanten, s'y rencontrent avec des Geheimeräthe et même des chambellans du grand-duc.

La plus jolie et la moins réservée des Kellnerinnen est réservée pour ces messieurs du « Reserviertes Local ». Elle est toujours là, attentive à remplacer les Krugel vides, et pour aider les fumeurs somnolents à rallumer leur pipe éteinte.

Vis-à-vis, de moi au haut bout de la table, présidant l'auguste assemblée, se tenait rigide, impassible, Conrad von Hochdroben. Avec sa longue barbe carrée, il rappelait les monuments assyriens du British Museum. Ainsi Charlemagne apparut, momifié, sur son trône dans la crypte de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Seulement, au lieu d'un sceptre, le savant tenait dans sa dextre une longue pipe en porcelaine, et de sa main gauche un crâne humain en guise de globe. Devant lui, sur le tapis vert, d'autres crânes s'alignaient à côté de son Krugel monumental, insigne de sa dignité.

Conrad von Hochdroben me salua d'un signe de tête amicalement condescendant, et l'on m'offrit une chaise à côté d'un gros monsieur somnolent qui suçait un gros cigare comme un enfant son biberon. Il ne bougeait pas plus qu'un hippopotame qui se chauffe le dos au soleil dans l'eau du Nil ou du Zambèse... Mais il se réveillait brusquement dès que son biberon s'éteignait. Aussitôt la jolie Kellnerinne qui avait beaucoup d'égards pour lui, parce qu'il était le plus riche commerçant de Stolzenhausen, se précipitait lui présenter une allumette pour le rallumer. Il la remer-

ciait par un léger grognement de satisfaction et . . . se remettait à dormir.

J'examinai avec intérêt ce si intéressant spécimen de la faune de Stolzenhausen, quand un coucou de la Forêt-Noire sortit de son châlet en bois sculpté et lança quatre fois dans ce profond silence son appel printanier. Le président se déclancha aussitôt de son fauteuil comme s'il était mû par un ressort et répondit au coucou par un coup de timbre magistral.

Appuyant les deux poings sur la table, Conrad de Hochdroben se leva, promena par-dessus ses lunettes un long regard circulaire, lourd de pensées, et commença :

« Messieurs,

« Supériorité du crâne allemand ! . . . Ce titre de ma conférence vous aura sans doute étonnés . . . Point n'est besoin de démontrer que le soleil nous éclaire ou que deux fois deux font quatre, n'est-ce pas ? C'est un axiome, une vérité évidente par elle-même . . . ». Deuxième regard circulaire par-dessus ses lunettes . . . « Et cependant nos ennemis et même certains neutres ne veulent pas encore le reconnaître . . . Les Français auxquels nous voudrions si volontiers tendre une main fraternelle, et même nos amis Suisses-Romands ne veulent ou ne peuvent admettre notre supériorité morale et intellectuelle . . . »

Ici l'orateur se tourna vers moi et daigna me regarder avec une bienveillante et condescendante commisération. J'en fus profondément touché.

Mais après cet effort oratoire, l'illustre savant sentit le besoin d'humecter ses cordes vocales.

D'un geste olympien, il porta le Krugel présidentiel à ses lèvres et... le vida d'un trait.

Avec un ensemble parfait, une discipline admirable, tous les membres du Kulturverein vidèrent leur Krugel et le déposèrent ponctuellement, sur les feutres respectifs.

Moi-même entraîné par l'exemple comme par la roue d'un moulin, je vidai automatiquement mon récipient. Quant à mon gros voisin biberonnant, il se réveilla avec une précision remarquable et ne fut pas en retard. Il approuva même le président en disant : « 's stimmt » (1).

A ce moment, Monsieur Müller entra dans la salle et annonça discrètement : « Frisch angestocken, meine Herren ! »

Il était suivi d'un peloton de Kellnerinnen de renfort, auxquelles chacun tendit son Krugel avec un sourire gracieux et jovial.

Ces dames sortirent...

Pendant l'entr'acte les pipes ne restèrent pas inactives. On lança d'épaisses spirales de fumée pour alimenter la nappe bleuâtre qui se balançait mollement au-dessus de nos têtes. Conrad von Hochdroben renonçait à sa morgue habituelle et s'entretenait familièrement avec Monsieur Müller. Il faut être en bons termes avec le vicaire de Cambrinus sur la terre... afin d'être bien servi...

Les Kellnerinnen rentrèrent, portant triomphalement les Krugel remplis de bière fraîche.

Et les moustaches blondes plongèrent voluptueusement

(1) En français « d'accord, parfaitement ».

Le président voyant qu'il ne pouvait rétablir le calme pria Monsieur Müller d'annoncer : « Frisch angestocken, meine Herren . . . »

Aussitôt la tempête s'apaisa comme par enchantement, et il put reprendre sa démonstration qui s'acheva triomphalement au milieu des bravos de l'assistance.

A la fin de la séance Hochdroben s'approcha de moi et me dit : « Eh bien ! mon cher Genevois, êtes-vous maintenant convaincu de la supériorité allemande ? » Puis, sans attendre ma réponse, il me prit familièrement par le bras et m'invita à venir passer la fête de Noël dans sa famille. — « Vous êtes tout seul, étranger à Stolzenhausen », me dit-il, « il est bon que vous voyiez une fête de Noël en Allemagne, car Noël est une fête vraiment, essentiellement allemande (1). Nous vous attendons ce soir à huit heures ».

J'acceptai son aimable invitation. A l'heure indiquée je descendis l'escalier de mon troisième étage et me rendis au premier où demeurait le professeur.

Ce fut Madame de Hochdroben qui me reçut très cordialement.

La baronne Jeanne de Hochdroben, née Meyer, était la fille d'un riche industriel. Le baron, pauvre Junker décafé, l'avait épousée à cause de sa fortune, et lui avait toujours fait sentir qu'il avait contracté une mésalliance, mais elle ne se plaignait pas. Simple, modeste, active, excellente ménagère, elle était le type accompli de la bonne

(1) Weinachten ist ein specifisch deutsches Fest (lu dans un journal allemand).

mère de famille allemande. Elle parlait peu. Son mari, très autoritaire, ne lui accordait pas souvent la parole, mais ce qu'elle disait était plein de bon sens. Elle avait trois enfants qu'elle adorait : Willy, âgé de huit ans, sa sœur Elsa, d'un an plus jeune, et un bébé de six mois qui s'appelait Joachim.

Madame de Hochdroben m'expliqua que son mari était encore occupé dans la pièce voisine à fixer l'ange au sommet de l'arbre de Noël, puis elle dit à Willy de venir me saluer. C'était un gentil petit garçon aux yeux bleus, le front large et intelligent. Il ressemblait beaucoup à sa mère dont il avait l'expression mélancolique et la grâce timide un peu effarouchée. Il s'approcha de moi, d'abord en hésitant, puis me tendit sa petite main avec un regard si doux, si profond, si aimant, un regard d'épagueul qui vient demander une caresse à un étranger . . . Je ne pus m'empêcher de l'embrasser, et il se serra contre mes genoux. Quant à la petite Elsa, c'était une vraie Hochdroben, elle daigna seulement me faire une révérence prétentieuse et ne voulait pas me serrer la main.

Sur ces entrefaites, Hochdroben revint ; une sonnette retentit et les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants. Les enfants se précipitèrent en avant et nous les suivîmes.

Un magnifique sapin, haut de trois mètres, s'élevait éblouissant au milieu du vaste salon. Une centaine de bougies brillaient à l'extrémité des branches. Des bonbons de toutes espèces y étaient suspendus, mais les attributs guerriers dominaient : canons de 420 en chocolat, avions,

dans la mousse sacrée . . . Fermant à demi les yeux, les adorateurs de Gambrinus semblent hypnotisés dans une béatitude introspective . . . Ils se croient dans la Walhalla . . .

Soudain le président agita sa sonnette avec autorité : Un silence religieux s'établit.

Conrad de Hochdroben, après avoir encore une fois parcouru l'assistance de son regard circulaire par-dessus ses lunettes pour voir si tout le monde l'écoutait, s'arma d'un compas d'épaisseur et, sans prononcer une parole, se mit à mesurer silencieusement les crânes placés devant lui.

Ces crânes appartenant à la collection ethnographique de l'Université de Stolzenhausen, étaient soigneusement étiquetés et numérotés avec indication de provenance et de nationalité. En avant de l'alignement, un magnifique crâne prussien, formidable, monumental, s'étalait à la place d'honneur. Il avait évidemment choisi parmi les fortes têtes de la collection. Les autres faisaient piètre mine à côté de lui.

Hochdroben commença par mesurer les latins : un pauvre petit crâne français provenant de la bataille de Leipzig, puis un italien, un suisse-romand, un roumain . . . les faisant passer avec un geste de commisération à ses voisins, en même temps que le fort crâne teuton, afin que l'on pût comparer.

On commença par s'admirer en s'inclinant devant le gigantesque spécimen prussien, puis l'on se passa de mains en mains les pauvres crânes latins, avec des haussements d'épaules de pitié indulgente.

Quelquefois, un de ces bons bourgeois de Stolzenhau-

sen s'emparait d'un compas pour vérifier lui-même sur les morts, ou même sur la tête d'un de ses voisins...

Tout cela se passait dans un silence impressionnant. On aurait cru assister à une séance de la Sainte Wehme. Les juges se communiquaient leurs impressions à voix basse et je ne pus percevoir que les mots de *dolychocéphale* ou *brachycéphale*. Mon gros voisin enregistrerait tous les verdicts en disant « *s stimmt* »...

Et le pauvre crâne latin fut jugé et classé de façon définitive et sans appel.

Après les Latins, on mesura les Slaves : Russes, Tchèques, Yougoslaves. Ils furent traités avec encore plus de mépris que les Latins.

Ensuite ce fut le tour des Anglo-Saxons.

Pour ceux-là, pour ces frères ennemis, plus de pitié indulgente. Le tribunal jusque-là avait été calme, digne, majestueux, mais quand Hochdroben fit passer les crânes anglais l'orage éclata. Ce fut un déchaînement épouvantable des injures les plus atroces, les plus triviales. On leur crachait à la figure les traitant de *Schweinchund* (1), *Schuff*, *Kanaille* !... Le président eut beau agiter sa sonnette, il ne put contenir ce débordement. On jeta même les crânes anglais sous la table et dans cette homérique bagarre l'exemplaire prussien alla lui-même rouler avec eux sur le plancher. Il perdit même son étiquette et quelqu'un lui recolla, par erreur, une étiquette anglaise, de sorte qu'il passa pour un anglais et fut aussi malmené.

(1) Cochon, Chien.

Le président voyant qu'il ne pouvait rétablir le calme pria Monsieur Müller d'annoncer : « Frisch angestocken, meine Herren . . . »

Aussitôt la tempête s'apaisa comme par enchantement, et il put reprendre sa démonstration qui s'acheva triomphalement au milieu des bravos de l'assistance.

A la fin de la séance Hochdroben s'approcha de moi et me dit : « Eh bien ! mon cher Genevois, êtes-vous maintenant convaincu de la supériorité allemande ? » Puis, sans attendre ma réponse, il me prit familièrement par le bras et m'invita à venir passer la fête de Noël dans sa famille. — « Vous êtes tout seul, étranger à Stolzenhausen », me dit-il, « il est bon que vous voyiez une fête de Noël en Allemagne, car Noël est une fête vraiment, essentiellement allemande (1). Nous vous attendons ce soir à huit heures ».

J'acceptai son aimable invitation. A l'heure indiquée je descendis l'escalier de mon troisième étage et me rendis au premier où demeurait le professeur.

Ce fut Madame de Hochdroben qui me reçut très cordialement.

La baronne Jeanne de Hochdroben, née Meyer, était la fille d'un riche industriel. Le baron, pauvre Junker décaqué, l'avait épousée à cause de sa fortune, et lui avait toujours fait sentir qu'il avait contracté une mésalliance, mais elle ne se plaignait pas. Simple, modeste, active, excellente ménagère, elle était le type accompli de la bonne

(1) Weinachten ist ein specifisch deutsches Fest (lu dans un journal allemand).

mère de famille allemande. Elle parlait peu. Son mari, très autoritaire, ne lui accordait pas souvent la parole, mais ce qu'elle disait était plein de bon sens. Elle avait trois enfants qu'elle adorait : Willy, âgé de huit ans, sa sœur Elsa, d'un an plus jeune, et un bébé de six mois qui s'appelait Joachim.

Madame de Hochdroben m'expliqua que son mari était encore occupé dans la pièce voisine à fixer l'ange au sommet de l'arbre de Noël, puis elle dit à Willy de venir me saluer. C'était un gentil petit garçon aux yeux bleus, le front large et intelligent. Il ressemblait beaucoup à sa mère dont il avait l'expression mélancolique et la grâce timide un peu effarouchée. Il s'approcha de moi, d'abord en hésitant, puis me tendit sa petite main avec un regard si doux, si profond, si aimant, un regard d'épagueul qui vient demander une caresse à un étranger... Je ne pus m'empêcher de l'embrasser, et il se serra contre mes genoux. Quant à la petite Elsa, c'était une vraie Hochdroben, elle daigna seulement me faire une révérence prétentieuse et ne voulait pas me serrer la main.

Sur ces entrefaites, Hochdroben revint ; une sonnette retentit et les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants. Les enfants se précipitèrent en avant et nous les suivîmes.

Un magnifique sapin, haut de trois mètres, s'élevait éblouissant au milieu du vaste salon. Une centaine de bougies brillaient à l'extrémité des branches. Des bonbons de toutes espèces y étaient suspendus, mais les attributs guerriers dominaient : canons de 420 en chocolat, avions,

dirigeables et surtout des sous-marins en biscuit ou en pain d'épices.

Au sommet du sapin était fixé un ange, aux ailes dorées, qui tenait dans ses mains une bande de parchemin sur laquelle se trouvaient écrites les paroles de l'Évangile :
« GLOIRE SOIT À DIEU AU PLUS HAUT DES CIEUX
PAIX SUR LA TERRE
BONNE VOLONTÉ ENTRE LES HOMMES ».

Ce voisinage des sous-marins, des 420 et de l'ange de la paix me rendit rêveur. Je trouvai l'antithèse si renversante que mon cerveau déséquilibré vacilla sur sa base.

Sur les tables étaient les cadeaux destinés aux enfants et aux domestiques qui se tenaient respectueux dans un angle du salon.

Le petit Willy reçut un uniforme complet : casque à pointe, tunique, fusil, sabre-baïonnette, plus un tambour, une trompette, un Lusitania s'abîmant dans des flots de fer blanc sur lesquels étaient peints des femmes et des enfants noyés et un jouet mécanique de Nuremberg représentant un brave Teuton envoyant sa botte dans le derrière de la perfide Albion.

On donna à Elsa une poupée, une petite cuisine, une arche de Noé, et une minuscule machine à coudre.

Mais cette enfant avait des instincts belliqueux. Elle ne fut pas contente de son lot. Pleurant et trépignant, elle jeta l'innocente poupée par terre en hurlant : « Ich will auch eine Pikelhaube » (1) « Ich will auch eine Pikelhaube ».

(1) Je veux aussi un casque à pointe.

Le petit Joachim se mit aussi à pousser des cris déchirants. Alors le bon Willy qui pendant ce temps avait mis son uniforme, ramassa la poupée et offrit même à sa sœur de lui prêter sa pikelhaube, mais elle se renfroigna et l'envoya promener.

Pour mettre fin à cette scène pénible, le professeur courut au piano et entonna, de sa belle voix grave, un cantique de Noël. Madame de Hochdroben et les serviteurs se joignirent à lui, ainsi que le petit Willy dont la voix cristalline et limpide se détachait du chœur comme une clochette d'argent. C'était vraiment beau... j'oubliais un instant le Lusitania et la perfide Albion...

Après le cantique, Conrad de Hochdroben, qui était un excellent musicien, nous chanta la « Wacht am Rhein ». Cet hymne n'est pas aussi entraînant que la Marseillaise, mais il respire la confiance en soi et en Dieu.

Willy, électrisé par l'air national, saisit son fusil, mit son casque d'une façon martiale, devint raide et sérieux, et se mit à marquer le pas de parade avec une précision automatique, tournant autour de la grande table ronde qui portait l'arbre de Noël. La petite Elsa encore plus emballée marchait devant, soufflant de toutes ses forces dans la trompette, et tapant sur le tambour de son frère dont elle s'était emparée, tandis que la pauvre poupée gisait abandonnée.

Après la « Wacht am Rhein », Conrad de Hochdroben, qui était décidément en veine, entonna un chant de guerre sauvage :

*« Que Dieu punisse l'Angleterre
Retournons trois fois dans son cœur
Notre affilé poignard vainqueur
Au vil Anglais faisons la guerre
Haine, haine à l'Angleterre ».*

Alors ce fut du délire. Les enfants prirent le pas de charge et coururent comme des forcenés à l'entour de la table en hurlant le cri de guerre : « Gott strafe England ! » « Gott strafe England ! » (1).

Elsa soufflant dans sa trompette, semblait une Bellone menaçante et le petit Joachim dans les bras de sa mère poussait des cris terribles. Enivré par ce succès, peut-être aussi par la bière du Krokodil, son père tapait comme un sourd, plaquant des accords furieux. Le pauvre piano en tremblait . . . Et moi aussi pour la pauvre Angleterre.

Enfin Conrad quitta le piano et cessa de chanter, car . . . il avait soif. L'on fit venir de la bière, et le Président du Kulturverein alluma sa pipe qu'il fuma silencieusement. Puis . . . il ferma les yeux et ne bougea plus.

L'Océan s'était calmé.

Mais Madame de Hochdroben, qui n'avait pas pris part à cette orgie musicale, regardait d'un œil attristé le petit Willy dont l'état de surexcitation l'inquiétait.

Sous l'influence de la musique et des refrains sangui-
naires, cet agneau trop nerveux était devenu un loup en-
ragé. Les yeux hagards tremblant de fureur, il voulait
s'embarquer sur un sous-marin ou monter sur un aéro-

(1) Que Dieu punisse l'Angleterre.

plane pour jeter des bombes sur Londres, la ville maudite. Madame de Hochdroben chercha à calmer son fils en lui montrant l'ange aux ailes d'or qui resplendissaient au sommet de l'arbre de Noël. Tout fut inutile, il continua à trépigner et à crier : « Gott strafe England ! » « Gott strafe England ! »

Voyant tous ses efforts inutiles, madame de Hochdroben pensa qu'il valait mieux faire coucher Willy et me pria de l'aider car les domestiques s'étaient déjà retirés et Hochdroben dormait . . .

Je pris l'enfant dans mes bras : il se débattit et m'égratigna un peu, mais enfin je réussis à le porter dans sa chambre. Nous eûmes beaucoup de peine à lui enlever sa tunique et son casque dont il ne voulait pas se séparer. Sa mère le coucha dans son lit et lui fit boire un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger, ce qui le calma un peu . . . Puis elle lui fit réciter le Notre-Père, mais il ne voulut pas pardonner les offenses aux Anglais.

Madame de Hochdroben appuya alors sa main sur le front brûlant de son fils, et sous cette douce influence le bon petit garçon s'endormit d'un sommeil paisible.

Nous sortîmes sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller et je rapportai au salon la tunique et la pickelhaube.

Conrad von Hochdroben, encore somnolent, nous aida à éteindre les bougies de l'arbre de Noël et m'offrit un magnifique sous-marin en pain d'épices suspendu à l'une des branches.

Il était onze heures. Je pris congé de mes hôtes, les

remerciai de la charmante soirée, et remontai à mon appartement.

Or, voici ce qui se passa dans la nuit du 24 au 25 décembre.

Willy de Hochdroben semblait s'être endormi tranquillement, mais le pauvre petit cerveau continua à battre la campagne; il rêvait que les Allemands avaient envahi l'Angleterre et détruisaient la Babylone Anglo-Saxonne. Lui-même commandait un grand Zeppelin et jetait des bombes sur la Banque d'Angleterre en criant « Gott strafe England ! »

Vers une heure du matin, il se réveilla et fut tout étonné de se trouver dans son lit, vêtu d'une simple chemise de nuit.

Alors il tourna le bouton de la lampe électrique et voulut prendre sa tunique et sa pickelhaube. Ne les trouvant pas, il se leva, ouvrit la porte et traversa le corridor, pieds-nus pour chercher son uniforme sur la table de l'arbre de Noël.

Mais quand il entra dans le grand salon, il recula épouvanté.

L'arbre de Noël était allumé, mais le vaste salon restait sombre. Les bougies avaient des flammes rouges, sans éclat, obscures... Les boubons, les 420, les sous-marins étaient rouges de sang... Le sang dégouttait de branches en branches et l'on entendait un crépitement continu, monotone, comme celui de la pluie en forêt.

L'ange aux ailes d'or, souillé de sang, gisait par terre à côté de la poupée et l'inscription évangélique n'était plus lisible.

Au sommet de l'arbre, Caïn, armé d'un bâton . . . Sinistre, la moustache retroussée, il riait d'un rire insolent, provocateur . . .

Alors Willy vit que ses pieds étaient rouges et qu'il avait du sang jusqu'à la cheville . . . Il se sauva, mais le torrent de sang le poursuivit dans le corridor.

Pris de terreur, l'enfant courut vers sa chambre et s'y enferma tournant la clef à double tour afin d'empêcher le sang d'y entrer . . .

Puis il versa de l'eau dans sa cuvette et lava ses pieds sanglants, comme un criminel qui veut effacer les traces de son crime . . .

Le lendemain matin, Willy ne parut point dans la salle à manger pour prendre son café, mais l'on pensa qu'il était encore fatigué des émotions de la veille et qu'il valait mieux le laisser dormir.

Conrad von Hochdroben sortit vers neuf heures pour aller visiter ses collègues qui se réunissaient dans la journée en un banquet patriotique. Le professeur devait y prononcer un grand discours-programme pour lequel il prit quelques notes, tout en déjeunant.

Après le départ de son mari, madame de Hochdroben se rendit à la chambre de son fils, mais elle ne put entrer, la porte étant fermée de l'intérieur.

Elle appela « Willy, Willy, ouvre-moi » — Willy ne répondit pas.

Inquiète elle sonna ses domestiques, mais personne ne vint. La pauvre mère, ayant ouvert la porte de l'appartement pour demander le portier me rencontra sur le pa-

lier et me raconta ce qui se passait. Je lui offris d'aller chercher un serrurier, que je ramenai quelques minutes après.

On put enfin ouvrir.

Le petit Willy était plongé dans un sommeil si profond qu'il ne remarqua même pas que l'on forçait sa porte. Lorsqu'on parvint à le réveiller, il nous regarda d'un œil hagard et dit seulement « Blut, Blut, ach wie viel Blut ! » (1). Il ne voulut pas s'expliquer davantage.

On fit venir un médecin qui lui administra un calmant. Cela lui fit beaucoup de bien et il raconta à sa mère ce qu'il avait vu pendant la nuit.

Dans l'après-midi il put se lever et prit un peu de soupe pour faire plaisir à sa mère, mais il resta sombre et préoccupé. Sa sœur lui ayant demandé d'aller avec elle voir l'arbre de Noël au salon, il ne voulut pas y aller. Il resta dans la salle à manger avec sa maman qui le prit sur ses genoux comme lorsqu'il était tout petit, et il s'endormit confiant, confiant dans ses bras.

Conrad de Hochdroben revint très tard de son banquet. Il était de fort bonne humeur car il avait eu un brillant succès oratoire et avait vidé plusieurs fois son hanap à la santé de Sa Majesté.

Quand il sut que Willy avait été malade, il ne s'en inquiéta guère et dit seulement « Ça, ce sont des bêtises ». Puis il le réveilla brutalement et lui dit de prendre sa tunique, son casque et son fusil, qu'il allait lui apprendre l'exercice. Mais Willy ne bougea pas et se mit à trembler

(1) Du sang, du sang, ah! que de sang!

de tous ses membres. Hochdroben, impatienté, chercha lui-même l'uniforme au salon, le lui endossa de force et lui mit la pickelhaube sur la tête en lui fermant la jugulaire sous le menton. Alors Willy empoigna le casque par la pointe et le jeta loin de lui en criant : « Blut, Blut » !

Conrad de Hochdroben, indigné de ce manque d'égards, de ce crime le lèse-pickelhaube, commis contre ce symbole de la supériorité germanique, se précipita sur l'enfant et le souffleta si violemment que le pauvre petit tomba par terre comme une masse.

Tout ceci s'était passé en quelques secondes. La mère courut ramasser son enfant et le prit dans ses bras pour le porter dans sa chambre, mais avant de sortir elle se retourna vers son mari et lui cria : « Lâche, lâche, lâche ! ».

A cette insulte Hochdroben resta impassible. Il se contenta de hausser les épaules d'un air supérieur et alluma tranquillement sa longue pipe en porcelaine.

Madame de Hochdroben déposa son fils sur son petit lit. L'effroyable gifle avait laissé une marque rouge sur la joue de l'enfant qui poussait de sourds gémissements. A la fin, il revint à lui, regarda sa mère de ses beaux yeux doux et profonds et s'efforçant de sourire malgré sa souffrance, il lui dit : « Nicht wahr mama du hast mich lieb, gib mir noch ein Kuss » (1).

Et sa mère l'embrassa, prit ses mains dans les siennes et resta avec lui jusqu'après minuit, car elle redoutait de rencontrer son mari.

(1) N'est-ce pas, maman, toi tu m'aimes, donne-moi encore un baiser.

Le lendemain Conrad de Hochdroben, qui semblait avoir oublié la scène de la veille, vint dans la salle à manger. Ne voyant pas son fils à sa place habituelle, il fronça les sourcils et demanda : « Où est Willy ? » — « Est-ce que cela devient une habitude de ne plus venir à table ? Monsieur veut peut-être prendre son café au lit ; j'aime l'exactitude et tout le monde doit être ici à huit heures précises ».

Madame de Hochdroben voulut défendre Willy, disant qu'il était encore très souffrant, mais soudain Conrad se leva, repoussa sa tasse et courut vers la chambre à coucher pour le faire lever. Il y fut suivi par sa femme qui craignait une nouvelle brutalité.

L'enfant semblait dormir. Il était couché au bord de son lit, la tête et les bras pendant dehors. On voyait au désordre des couvertures qu'il avait dû passer une nuit très agitée. Sa mère en fut effrayée et supplia son père de le laisser dormir. Mais Hochdroben ne voulut rien entendre, il l'appela impérieusement : « Allons au¹, Faulenzer ! » (1).

Comme l'enfant ne lui répondait pas, il le saisit brutalement par le bras pour le tirer hors du lit. Il le tira si fort que le pauvre petit corps tomba lourdement sur le tapis devant la table de nuit.

Mais la mère s'étant élancée pour le relever poussa un cri terrible... Elle tenait dans ses bras le cadavre, déjà raidi et froid.

Jeanne de Hochdroben remit son enfant sur sa couchette et regarda son mari !...

(1) Allons, debout, paresseux !

Et l'assassin eut peur, baissa la tête et se sauva.

Mais il revint quelques minutes après, et brandit le poing : « Si tu as le malheur de parler . . . je te . . . » hurla-t-il, menaçant, sans oser achever sa pensée.

Dans la journée, le médecin vint constater le décès qu'il attribua à une méningite.

Les funérailles de Willy eurent lieu le surlendemain, dans l'après-midi, au milieu d'un grand concours de monde.

Le cortège parcourut la rue principale de la ville. Conrad de Hochdroben, suivi par ses collègues de l'Université et par les membres du Kulturverein, marchait derrière le char funèbre, la barbe blonde étalée, et les bras croisés sur la poitrine. La foule plaignait le pauvre père, mais elle admirait aussi l'attitude stoïque de l'illustre savant.

Quand la cérémonie fut terminée, Conrad de Hochdroben n'osa pas rentrer chez lui, il craignait le regard de sa femme.

Ne sachant où aller, le malheureux père, à pas lents, tragi-ques, se dirigea vers le Krokodil.

Il souleva la lourde porte bardée de fer du Reserviertes Lokal et entra. Tous les membres du Kulturverein, déjà revenus du cimetière, vinrent lui serrer silencieusement la main, lui témoignant encore une fois leurs respectueuses condoléances.

Puis, M. Meyer, le patron, s'approcha de lui et lui serrant la main, lui dit avec émotion :

« Frisch angestocken, Herr Professor . . . ».

Et le baron Konrad de Hochdroben tendit son Krugel à la plus jolie Kellnerinne.